Notes du mont Royal
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES

Réimpression de l'édition de Paris, 1804.

FRANÇOIS ARNAUD
JEAN-BAPTISTE SUARD

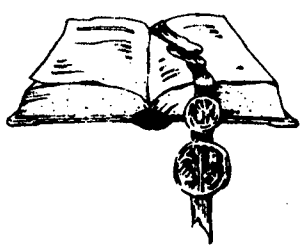
VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES

OU

Recueil de Pièces, tant originales que traduites, concernant la Philosophie la Littérature et les Arts

Nouvelle édition, corrigée et augmentée

TOME III



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1969

Notes du mont Royal
www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

PEREGRINUS.

DIALOGUE DE LUCIEN (1).

LUCIEN A CRONIUS : *Salut.*

ENFIN ce malheureux Peregrinus, qui aimoit à se faire appeler Protée, vient d'éprouver en effet le sort du Protée d'Homère ; car après avoir revêtu toutes sortes de personnages par vanité, il a fini par se changer en feu et en flamme, tant étoit grande l'ardeur de gloire qui le consumoit. Ce grand homme a bien voulu être converti en charbons comme Empedocle, avec cette différence cependant que celui-ci s'est jeté dans le gouffre de l'Etna en cachette et sans témoins, au lieu que notre héros a consommé son sacrifice en présence d'une assemblée nombreuse, sur un bûcher élevé et après avoir fait un beau discours aux Grecs, où il leur annonçoit son projet. Je vous vois d'ici rire de la ridicule vanité du vieillard,

(1) Cette traduction est de la même main que celle du dialogue de *Jupiter le tragique*, insérée dans le 2e. vol. de cette collection.

ou plutôt je vous entends vous écrier : ô l'insensé, ô la malheureuse fureur de gloire! Vous en parlez bien à votre aise et sans danger, parce que vous en parlez de loin; mais moi j'ai dit les mêmes choses à quatre pas de son bûcher et au milieu d'une multitude dans laquelle il y avoit un grand nombre d'admirateurs de sa folie, qui m'écoutoient fort impatiemment. A la vérité beaucoup d'autres s'en moquoient comme moi; mais les cyniques ne le trouvoient pas bon, et j'ai pensé être mis en pièces par ces messieurs, comme Actéon par ses chiens, et son cousin Pentée par les bacchantes. Je veux vous conter comment la chose s'est passée, et vous retrouverez dans notre philosophe le talent que vous lui avez connu d'être un excellent auteur dramatique, et d'entendre la conduite d'une tragédie mieux qu'Euripide et Sophocle. J'étois allé en Elide, et je voulus me donner le plaisir d'entendre les cyniques dans leur école. L'un d'entr'eux, avec une voix forte et sévère, débitoit tous les lieux communs de cette morale qui court les rues, et mêloit à ses discours des injures pour tout le monde. Enfin, il se jette sur l'éloge de notre Protée. Je vais tâcher de vous rendre de mon mieux tout son verbiage. Vous reconnoîtrez facilement la vérité de mon

récit, vous qui les avez entendus souvent dans leurs déclamations. Comment! disoit-il, on ose taxer d'ambition et de vanité le grand Protée! O cieux, ô terre, ô soleil, ô fleuves, ô mers, ô Hercule, dieu de ma patrie! Protée! lui qui a été esclave en Syrie, qui a fait présent à sa patrie de cinq mille talens, qui a été chassé de Rome, qui est plus brillant de gloire que l'astre qui nous éclaire, et qui peut le disputer à Jupiter même. Mais quoi, on l'accuse d'orgueil parce qu'il a résolu de terminer sa vie sur un bûcher! Hercule n'en a-t-il pas fait autant? Esculape et Bacchus n'ont-ils pas été consumés par le feu du tonnerre? Empedocle ne s'est-il pas précipité dans l'Etna? Comme Théagène (c'étoit le nom de l'orateur) disoit ces paroles, je demandai à quelques personnes qui étoient à côté de moi ce qu'avoient de commun avec Protée ce bûcher, Hercule et Empedocle. C'est, me répondit-on, que Protée doit se brûler bientôt sur le mont Olympe. Comment, dis-je, pourquoi? On vouloit m'expliquer la chose; mais Théagène crioit si fort que je ne pouvois rien entendre. J'écoutai donc le reste de son discours et les éloges pompeux qu'il donnoit à Protée. Il l'élevoit beaucoup au-dessus de Diogène et d'Antisthène et de Socrate lui-même, et le

mettoit en parallèle avec Jupiter. A la fin, cependant, s'étant contenté de mettre le philosophe et le dieu sur la même ligne, il termina sa harangue en ces termes : Il y a deux chef-d'œuvres dans le monde, Jupiter Olympien et Protée. Phydias a fait le premier, la nature a fait le second; mais cette statue vivante quittera bientôt la terre, s'élèvera vers les dieux sur un nuage de feu, et nous laissera comme des orphelins désolés. En disant ces belles choses, il étoit tout en sueur, pleuroit à chaudes larmes et se tiroit les cheveux, modérément cependant pour ne pas les arracher ; d'autres cyniques le consoloient et le remmenèrent. A peine avoit-il quitté la place qu'un autre orateur lui succède avec promptitude pour ne pas laisser la multitude se dissiper, et d'abord il fait quelques libations sur le feu du sacrifice qui brûloit encore. Pendant la cérémonie, il éclatoit de rire; mais bientôt il commença ainsi. Vous avez entendu ce coquin de Théagène terminer sa mauvaise harangue à la manière d'Héraclite, en pleurant; pour moi, je commencerai la mienne comme Démocrite, en riant; et sur cela, il se met à rire de nouveau, et de si bonne grace, que nous voilà tous à rire avec lui. Messieurs, dit-il ensuite, qu'avons-nous de mieux à faire

que de rire, quand nous entendons des discours si extravagans, et que nous voyons des hommes que l'âge devroit avoir rendu raisonnables, dansant sur la corde et faisant des tours de force pour l'amour d'une gloriole vile et ridicule? Mais voulez-vous savoir quel est cet homme sublime qui doit se donner à vous en spectacle? Je vais vous le faire connoître, j'en puis parler savamment. J'ai étudié sa doctrine et sa vie, et je m'en suis instruit aussi chez ses concitoyens, dont vous imaginez bien qu'il doit être parfaitement connu. Ce grand homme sortoit à peine de l'adolescence qu'il fut surpris en adultère, et qu'après avoir reçu un bon nombre de coups de bâtons, il s'enfuit par les toits avec une rave dans le cul. Peu de temps après ayant abusé d'un jeune garçon, il fut obligé d'appaiser les parens en leur donnant trois mille écus pour ne pas être conduit au tribunal du préfet d'Asie. Mais je ne veux pas m'arrêter sur ces gentillesses et d'autres semblables qui ne sont que des jeux de sa jeunesse; il faisoit alors son éducation et n'étoit pas encore un homme parfait. Le crime qu'il a commis sur son père vaut la peine d'être raconté. Vous savez qu'il l'a étranglé parce qu'il souffroit impatiemment que le vieillard poussât sa carrière

au-delà de soixante ans. Son forfait étant divulgué, il se condamna lui-même à un exil perpétuel et à une vie errante de pays en pays. C'est alors qu'il embrassa la merveilleuse doctrine des chrétiens, et qu'il vécut en Palestine avec eux et leurs prêtres; mais il leur montra bientôt qu'ils n'étoient que des novices auprès de lui. Il devint en peu de temps au milieu d'eux prophête, prêtre, évêque, enfin tout. Il expliquoit leurs livres sacrés et en composoit lui-même de nouveaux. Les chrétiens conçurent pour lui un respect religieux, le regardèrent comme un législateur et l'élevèrent aux plus grandes dignités parmi eux. On sait qu'ils honorent un grand homme qui a été crucifié en Palestine, et qui leur a donné une nouvelle religion. Protée fut jeté en prison par les magistrats pour ce culte nouveau. Son crédit et sa considération en augmentèrent beaucoup, et lui donnèrent dans la suite de grandes facilités pour conduire le peuple à son gré, ce qui étoit l'unique objet de son ambition. Lorsqu'il fut dans les fers, les chrétiens regardèrent sa détention comme une calamité publique; ils remuèrent tout pour l'en tirer, et comme ils n'en purent venir à bout, ils lui rendirent toutes sortes de devoirs avec un soin assidu. On voyoit

à la porte de sa prison, dès le grand matin, les vieilles, les veuves et les orphelins, et les plus distingués d'entr'eux corrompoient les gardes pour passer la nuit avec lui. On y mangeoit et on y tenoit des discours qu'ils appellent pieux. Les chrétiens l'appeloient aussi le nouveau Socrate. Il vint même des députés des chrétiens d'Asie pour lui apporter des secours, le défendre auprès du magistrat et le consoler; car on ne sauroit croire avec quelle ardeur ils s'empressent de rendre service à leurs frères; dans de pareilles occasions, ils n'épargnent rien. Peregrinus en tira de grandes sommes dans sa captivité, et ces hommes regardoient comme un grand bonheur pour eux tout ce qu'ils faisoient pour lui. Ces malheureux, persuadés qu'ils seront immortels après cette vie, méprisent la mort, et plusieurs s'y livrent eux-mêmes. Leur premier législateur leur ayant persuadé qu'ils sont tous frères, ils se sont séparés de nous et ont abandonné les dieux des Grecs; ils adorent cet homme crucifié qui leur a donné des préceptes et des loix. Ils méprisent les richesses, pensent que les biens sont communs et croient tout aveuglement. Si donc quelque charlatan, quelque homme adroit et qui entende les affaires, vient à eux, il s'enrichit bien vîte avec

des

des gens si simples. Cependant Peregrinus fut mis en liberté par le préfet de Syrie, homme qui aimoit la philosophie. Ce magistrat, ayant connu que son prisonnier avoit la folie de vouloir mourir pour la gloire, le renvoya et ne le jugea pas même digne d'être puni. Notre homme retourne alors dans sa patrie. Il y trouve la ville encore indignée de son parricide, et des accusateurs qui veulent le citer en justice. La plus grande partie de ses biens avoit été dissipée pendant son absence; il ne lui restoit que des terres, environ pour quinze talens; car tout ce que son père lui avoit laissé n'alloit pas à plus de trente talens, et non pas à cinq mille, comme le prétend ridiculement Théagène, somme que toute la ville de Paros et quinze villes voisines ne valent pas. Le souvenir du crime étant encore récent, on alloit s'élever contre le parricide. On plaignoit publiquement le sort d'un bon vieillard périssant par les mains de son fils. Il fallut que Protée détournât le coup qui le menaçoit. Il se montre donc au peuple assemblé, les cheveux épars, revêtu d'un méchant habit, une besace sur son dos, un bâton à la main en un mot, dans un équipage tout à fait tragique. Alors il déclare qu'il fait don au public de tous les biens que lui a laissés son père d'heu-

reuse mémoire. A ces paroles, le peuple et les pauvres sur-tout s'écrient que Peregrinus est le seul homme vraiment philosophe, le seul qui aime sa patrie, le seul digne émule de Diogène et de Socrate. Ces éloges ferment la bouche à ses ennemis ; et si quelqu'un veut parler du meurtre du père, on le poursuit à coups de pierre. Notre philosophe se remet à courir le monde, vivant cependant dans l'abondance de toutes choses par les soins que lui rendent les chrétiens qui l'accompagnent partout. Mais leur liaison ne dura pas long-temps. Il se rendit coupable à leurs yeux de je ne sais quel crime. Il mangea, je crois, des viandes défendues; enfin ils l'excommunièrent. Notre homme se trouvant alors fort embarrassé songea à redemander ses biens à ses concitoyens, et s'adressa au prince pour cela. Mais la ville envoya de son côté des députés qui soutinrent ses droits, et on ordonna à Peregrinus de laisser subsister une donation qu'il avoit faite sans que personne l'y forçat. Il entreprit alors un troisième voyage, et alla en Egypte auprès d'Agatobule. Là, il se livra à des pratiques admirables. On le voyoit la tête à demi rasée et le visage couvert de boue. Aux yeux de tout le peuple, il touchoit les parties que la pudeur empêche de nommer, et les

laissoit voir, en disant que c'étoit-là des actions indifférentes. Il se fouettoit lui-même sur le derrière et se faisoit fouetter. En un mot, il faisoit toutes les gentillesses que nous voyons faire à cette espèce de charlatans. Après s'être ainsi formé, il alla en Italie, et en y mettant le pied, le voilà qui fait son occupation d'insulter tout le monde, à commencer par l'empereur, qu'il connoissoit pour être d'une très-grande clémence, ce qui lui faisoit tout oser. Il est probable que le prince s'embarrassoit peu des injures, et ne croyoit pas devoir punir un philosophe pour quelques paroles injurieuses, surtout un cynique qui fait son métier d'en dire. La gloire de Peregrinus en augmentoit pourtant, au moins auprès des hommes simples et imbéciles, et il étoit l'objet de l'admiration publique. Enfin, le prêteur voyant qu'il abusoit de l'indulgence qu'on avoit pour lui, le chassa de la ville, en disant qu'on n'y avoit pas besoin d'un si grand homme. C'est alors qu'il alla rendre visite à Musonius, à Dion, à Epictete et à d'autres philosophes persécutés comme lui. De retour en Grèce, tantôt il insultoit les habitans de l'Elide dans ses discours, tantôt il conseilloit aux Grecs de prendre les armes contre les Romains. Un homme de mérite et

d'une grande considération, parmi les autres services qu'il avoit rendus au public, avoit amené des eaux à Olympie où l'on en manquoit, et où dans les temps de fêtes il arrivoit souvent que beaucoup de personnes tomboient malades et mouroient à raison de la grande multitude qui s'y rassembloit et de la sécheresse du lieu. Peregrinus accabloit ce bon citoyen d'injures et lui reprochoit d'avoir rendu les Grecs efféminés, prétendant que les spectateurs des jeux olympiques devoient savoir supporter la soif; ce qu'il disoit en buvant lui-même de cette eau. Le peuple indigné se jeta sur lui, et il eût été lapidé s'il ne se fût refugié aux pieds de la statue de Jupiter. Mais aux jeux suivans, il prononça une harangue qu'il avoit composée pendant l'olympiade précédente, en l'honneur de celui qui avoit fait l'acquéduc et pour se justifier d'avoir pris la fuite dans cette occasion.

Cependant il commençoit à être négligé du peuple et cessoit d'être un objet d'admiration. Il n'avoit plus rien de nouveau à dire ni à faire qui pût attirer sur lui les regards et exciter l'étonnement, ce qui étoit sa grande passion. Il imagina donc un nouveau moyen de se rendre célèbre, et annonça dans toute la Grèce aux derniers jeux qu'il se brûleroit aux jeux suivans.

Il met à cette extravagance tout l'appareil convenable; il a creusé lui-même la fosse, porté le bois et construit son bûcher. A mon avis, il devoit attendre la mort et ne pas se la donner; mais s'il avoit absolument résolu de se défaire, il ne devoit pas choisir un genre de mort si théâtral. S'il vouloit périr par le feu, pour avoir la gloire d'imiter Hercule, que n'alloit-il sur quelque montagne écartée pour s'y brûler, sans autre témoin que ce nouveau Philoctète, son cher Théagène, au lieu de se donner en spectacle à un peuple nombreux? Après tout, il mérite le supplice auquel il se soumet; il faut bien qu'un parricide impie soit puni; mais cela auroit dû se faire plutôt, et il auroit dû être jeté il y a long-temps dans le taureau de Phalaris, au lieu de mourir d'une mort prompte comme celle qu'il va subir; car on prétend qu'il n'y a point de genre de mort plus prompt que celui d'un homme qu'on brûle ainsi, parce qu'en respirant la flamme par la bouche il perd la vie sur-le-champ.

Peregrinus nous annonce le spectacle de sa mort comme une chose auguste en se brûlant dans un lieu sacré, où il n'est pas même permis d'enterrer les morts. Vous avez entendu parler d'Erostrate qui brûla le temple d'Ephèse

pour rendre son nom célèbre. C'est le même motif qui anime notre philosophe ; c'est un désir de renommée qui est insatiable et qui va jusqu'à la fureur. Je sais bien qu'il dit qu'il se brûle pour enseigner aux hommes à mépriser la mort et à supporter tous les maux. Mais je vous demanderai, messieurs, si vous voudriez que les méchans apprissent de lui cette constance, ce mépris de la mort, cette patience dans les maux et cette assurance contre toutes les terreurs ? Non, sans doute. Or, comment Protée fera-t-il que ses instructions n'affectent que les honnêtes gens, et comment empêchera-t-il que les scélérats ne les reçoivent pour en devenir plus audacieux à braver tous les dangers qu'entraîne la violation des loix ? Mais accordons pour un moment que ses leçons ne soient reçues que par des hommes justes : voudriez-vous que vos enfans les missent en pratique et devinssent ses émules et ses imitateurs ? Vous me répondrez tous que vous en seriez bien fâchés, et je devois bien m'attendre à cette réponse, puisque parmi ses disciples même, aucun ne veut l'imiter. C'est un reproche que nous pouvons faire sur-tout à Théagène, qui, se piquant de lui ressembler dans toutes les autres choses, ne veut pas l'imiter et le suivre en mou-

rant comme lui, quoiqu'il pût atteindre au même bonheur et à la même gloire en se brûlant aussi. Ce n'est pas en effet par le bâton, la besace et le manteau usé, qu'il faut ressembler à ce grand homme. Cette imitation est facile et sans danger, et tout le monde en peut faire autant. C'est la fin de sa vie qu'il faut copier. C'est un bûcher de bois verd qu'il faut construire pour s'y précipiter et y être suffoqué par la fumée. Je dis par la fumée, parce qu'Hercule et Esculape ne sont pas les seuls qui aient été consumés par le feu. On voit qu'il est aussi employé à punir les sacriléges et les homicides. Je croirois donc plus convenable que nos philosophes mourussent étouffés par la fumée, parce que ce genre de mort leur seroit véritablement propre et le plus convenable de tous. Quel motif raisonnable peut avoir Peregrinus pour une action si extraordinaire? Hercule s'est brûlé pour se délivrer des tourmens que lui causoit la robe de Nessus. Mais cet homme-ci ne veut que faire parade de son courage, comme les bracmanes; car c'est à ces gens que nos philosophes se piquent de ressembler. Mais n'y a-t-il pas aussi dans l'Inde des hommes insensés et avides d'une vaine gloire? Au reste, Peregrinus ne les imite pas exactement. Selon le rapport d'Onesicrite, qui

vit Calanus se brûler, les bracmanes ne se jettent pas dans le feu; mais après avoir construit et allumé le bûcher, ils se tiennent d'abord debout et immobiles à une très-petite distance et se laissent griller à petit feu. Ensuite ils se placent sur le bûcher les uns après les autres, selon l'ordre de leurs dignités, et s'y couchent tranquillement comme sur un lit. On voit que cette constance est bien au-dessus de celle de notre cynique, qui ne fera pas quelque chose de bien merveilleux, puisqu'il périra tout de suite dans le feu dans lequel il se précipitera.

Il y a des gens qui prétendent qu'il se fera en lui quelque métamorphose qui le dérobera aux flammes, qu'il en a eu des assurances en songe et que Jupiter ne permettra pas que ce lieu sacré soit profané par sa mort. Mais je pense qu'il peut être tranquille sur cela, et je jurerai bien, si l'on veut, qu'aucun des dieux ne sera fâché de voir le supplice de Peregrinus. D'autres croient qu'il se retirera du feu à demi brûlé; à moins, disent-ils, qu'il n'ait fait faire son bûcher sur une fosse profonde par laquelle il pourra s'échapper. Mais il lui sera difficile de s'en tirer s'il s'en approche une fois. Il sera environné de cyniques qui l'exciteront et le pousseront dans le feu, qui l'animeront à consommer

son crifice, et qui l'empêcheront de montrer sa peur, s'il en éprouve en ce moment. Il feroit une excellente plaisanterie à mon gré, si en se jetant dans son bûcher, il en entraînoit deux avec lui.

J'entends dire qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée et qu'il se fait appeler le Phœnix, parce qu'on raconte que cet oiseau de l'Inde, arrivé à une extrême vieillesse, se brûle lui-même. Il fait aussi répandre parmi le peuple beaucoup de fables et d'anciennes prophéties qui annoncent qu'il doit devenir le dieu tutélaire de la nuit. On voit qu'il désire des autels et qu'il se flatte qu'on lui en élevera d'or massif; et en vérité il est fort possible que dans un grand nombre d'imbécilles, il s'en trouve quelques-uns qui assureront que le nouveau dieu de la nuit leur est apparu, et qu'il les a guéris de la fièvre quarte. Les fourbes qui sont parmi ses disciples ne manqueront pas de lui bâtir une chapelle sur le lieu du bucher et de lui faire rendre des oracles; ce qui paroîtra fort naturel, d'autant que Protée, fils de Jupiter et son ayeul de nom, prophétisoit. Je vous annonce aussi qu'il aura surement des prêtres qui se fouetteront ou se stigmatiseront ou feront quelqu'autre action aussi ridicule en son honneur, et qu'on

établira des cérémonies nocturnes et des processions avec des flambeaux autour d'un bucher.

Au reste, Théagène prétend que la sybille a annoncé la mort de Protée et son apothéose, et il en cite cet oracle : *lorsque Protée, le plus grand et le meilleur des hommes, après s'être offert en holocauste, sera monté aux cieux, que la terre entière adore ce nouveau dieu qui doit présider à la nuit, assis aux côtés d'Alcide et de Vulcain.* Voilà ce que Théagène assure avoir entendu de la Sybille. Mais il y a un autre oracle qui sert de réponse à celui-là. *Lorsqu'un cynique à plusieurs noms, poussé par la rage de faire parler de lui, se précipitera dans les flammes, il faut que ses disciples l'imitent sous peine d'être lapidés, de peur de ressembler à ceux qui prêchent la vertu sans la pratiquer.* Que vous en semble, messieurs? cet oracle-ci ne vaut-il pas le premier? Les disciples de Protée n'ont donc plus qu'à chercher chacun l'endroit où ils se changeront en air; car c'est ce qu'ils prétendent devenir en se brûlant.

Cet orateur, ayant fini là sa harangue, descendit en riant, et toute l'assemblée s'écria : *Allons, qu'ils se brûlent bien vîte; ils méritent cet honneur.* Mais Théagène, ayant en-

tendu le bruit, accourut; et, étant monté une seconde fois, il se mit à crier à tue-tête et à accabler d'injures celui qui venoit de parler et dont je ne pus pas savoir le nom. Je quittai donc la place, laissant Théagène se rompre les poumons et j'allai au cirque voir des combats d'athlètes qui étoient déjà commencés. Voilà ce qui se passa en Elide.

Nous nous transportâmes ensuite à Olympe, où nous trouvâmes les habitans divisés en deux partis, les uns parlant mal de Protée, les autres célébrant l'action qu'il alloit faire; et il y avoit tant de chaleur dans les esprits que plusieurs d'entr'eux en vinrent aux mains. L'arrivée de Protée suspendit les querelles. Il étoit suivi d'une foule innombrable, et précédé de plusieurs héraults qui se disputoient la gloire de l'annoncer. Alors il commença un discours où il raconta sa vie passée et les malheurs qu'il avoit essuyés pour l'amour de la philosophie. Il parla long-temps; mais je n'en pus entendre que peu de chose, parce que j'étois éloigné de lui. La foule étoit si grande que je craignis d'être étouffé comme il arriva à plusieurs personnes, et je dis adieu à ce sophiste qui alloit se donner la mort et qui faisoit son epitaphe d'avance. En me retirant, j'entendis seulement ces grands

mots : *Qu'il vouloit couronner une belle vie par une fin digne d'elle, et qu'après avoir vécu comme Hercule, il devoit mourir comme lui. Je veux*, ajoutoit-il, *être encore utile aux hommes en leur enseignant par mon exemple à mépriser la mort, et j'espère qu'ils seront pour moi autant de Philoctètes.* Sur cela les imbéciles pleuroient et crioient : *Conservez-vous pour nous !* D'autres plus courageux lui disoient : *exécutez ce que vous avez résolu.* Notre homme cependant étoit dans un grand trouble ; car il avoit espéré que tout le monde l'empêcheroit de se jeter dans le feu, et qu'on le forceroit de supporter encore la vie. Mais quand il vit, contre son attente, qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, il pâlit, il se troubla et termina sa harangue. Vous pensez bien que tout cela me divertit infiniment, car je vous avoue que je ne puis avoir aucune compassion d'un homme si avide d'une gloire ridicule et qui surpasse en cela tous ceux qui sont tourmentés par cette cruelle passion. Cependant le peuple le conduisoit en foule, et il se rassasioit d'orgueil en voyant les yeux de la multitude attachés sur lui et l'admiration qu'on montroit pour son courage ; malheureux, qui ne pensoit pas que les malfaiteurs qu'on mène au supplice et qui sont entre les mains du

bourreau sont encore mieux accompagnés que lui.

Nous touchions à la fin des jeux, qui ont été les plus beaux des quatre jeux olympiques que j'aie vus. J'aurois bien voulu m'en aller; mais, comme il étoit difficile d'avoir des voitures, parce que tout le monde partoit à la fois, je restai malgré moi. Notre philosophe avoit déjà différé plusieurs jours; enfin il annonça que la nuit suivante il se brûleroit. Un de mes amis, instruit de la chose, vint me réveiller au milieu de la nuit. Nous nous acheminâmes à l'endroit du bûcher, éloigné d'Olympe de vingt stades entières. Nous remarquâmes d'abord le bûcher construit dans une fosse de la profondeur d'une coudée. Il étoit garni en plusieurs endroits de torches et de sarmens, pour qu'il s'embrasât avec plus de facilité. Au lever de la lune, qui devoit être spectatrice d'une si grande action, notre homme paroît vêtu de ses habits ordinaires, et suivi d'une troupe de cyniques à la tête desquels on voyoit Théagène une torche à la main et jouant assez bien le second rôle de cette tragédie. Protée lui-même avoit une torche. L'un et l'autre mirent le feu au bûcher en même temps par deux côtés opposés. Le bûcher s'embrâsa en un instant. Alors Protée, et je vous

prie d'écouter avec encore plus d'attention mon récit qui devient plus intéressant : Protée, dis-je, quittant sa besace, son manteau déchiré et son bâton qui lui tenoit lieu de la massue d'Hercule, demeura avec une camisole fort sale. Il demanda de l'encens qu'on lui donna, et il le répandit sur le feu; ensuite se tournant vers le midi, car le midi jouoit aussi un rôle dans cette pièce, il dit: *O esprits tutélaires de mes aïeux maternels et paternels, recevez-moi parmi vous.* A ces mots, il se jeta dans le feu et nous ne le vîmes plus, parce qu'il fut tout de suite enveloppé de la flamme qui étoit très-grande. Cette invocation des démons paternels me fit rire, parce que je me rappelai ce qu'on dit de son parricide. Ne riez-vous pas aussi, mon cher Cronius, au récit que je vous fais de la catastrophe de cette tragédie ?

Cependant les cyniques qui environnoient le bûcher ne versoient pas des larmes; mais les yeux attachés sur le feu, ils montroient dans leur silence une tristesse profonde. Enfin, frappé par la mauvaise odeur qui s'élevoit, je m'écriai: nous sommes bien sots de nous tenir ici; ce n'est point du tout une chose agréable de sentir l'odeur d'un vieillard brûlé. Attendez-vous, leur demandai-je, qu'il arrive ici un peintre qui vous

dessine, comme on représente les amis de Socrate dans sa prison? Cette plaisanterie les indigna. Ils me dirent force injures et levèrent sur moi leurs bâtons. Mais lorsque je les eus menacés de saisir quelques-uns d'entr'eux et de les jeter dans le feu pour y suivre leur maître, ils me laissèrent tranquille. Pour moi, en retournant, je pensai profondément, mon ami, combien est puissante la passion de la gloire; les hommes du plus grand mérite ont beaucoup de peine à s'en défendre, et vous voyez qu'elle va jusqu'à s'emparer de celui-ci, qui a fait tant de folies et même d'actions dignes du feu.

Je rencontrai, en revenant, beaucoup de personnes qui alloient au spectacle que je venois de voir, et qui espéroient qu'ils trouveroient le cynique encore vivant; car on avoit répandu la veille qu'il ne se brûleroit qu'au lever du soleil, après avoir salué cet astre à l'imitation des Bracmanes. Je détournai une partie de ces curieux de poursuivre leur chemin, en leur disant que tout étoit fini, et que ce n'étoit pas la peine d'aller plus loin pour voir seulement le lieu et quelques restes du feu. Mais j'eus beaucoup à faire pour répondre à toutes leurs questions sur les circonstances les plus minutieuses. Si j'eusse rencontré quelques hommes de sens,

je leur aurois fait le récit détaillé que vous venez de lire; mais, pour ces imbécilles, qui m'écoutoient la bouche béante, je leur contai la chose avec des circonstances étonnantes. Je leur assurai que, lorsque le bûcher fut embrâsé et que Protée s'y fut jeté, il se fit un grand tremblement de terre, et que, du milieu de la flamme, s'éleva vers le ciel un vautour qui cria d'une voix humaine : *J'abandonne la terre et je monte aux cieux.* Ces gens étoient saisis d'admiration; pénétrés d'une sainte horreur, et voulant adorer le nouveau dieu, ils me demandoient si le vautour s'étoit envolé à l'orient ou à l'occident, et je leur répondois tout ce qui me venoit à la bouche. Quelque temps après, me trouvant à une fête, j'y ai rencontré un vieillard à qui son maintien et sa barbe donnoient un air fort imposant, et qui parloit de Protée. Il racontoit que, depuis qu'il avoit été brûlé, il l'avoit vu revêtu d'une robe blanche et couronné d'olivier, et qu'il venoit de le laisser se promenant sous le portique avec un air serein. Il ajoutoit aussi, avec serment, qu'il avoit vu s'élever du bûcher le corbeau que j'avois inventé moi-même. Vous pouvez juger par ce trait, de la multitude de miracles qu'on va bientôt lui faire faire. Que d'abeilles vont fréquenter

fréquenter son tombeau ! que de cigales y chanteront ! que de corneilles s'y reposeront comme sur le sépulcre d'Hésiode et de quelques autres grands-hommes ! Je sais déjà qu'on se prépare à lui élever des statues en Elide et dans plusieurs autres villes de Grèce. On dit qu'il a écrit, avant sa mort, aux villes les plus considérables, et qu'il a envoyé à plusieurs des préceptes, des conseils et même des lois. Il leur a aussi député quelques-uns de ses disciples, qui se font appeler les envoyés du défunt et des ambassadeurs de mort.

Telle a été la fin de ce malheureux Protée, de cet homme qui, pour vous en dire mon sentiment en peu de mots, n'a jamais tenu aucun compte de la vérité, qui n'a jamais rien dit ni rien fait que pour l'amour d'une vaine gloire et pour faire parler de lui, et qui a poussé cette étrange passion si loin qu'il s'est brûlé par le même motif, quoiqu'il ne pût pas jouir après sa mort des éloges qu'il attendoit de son action.

J'ajouterai encore à sa vie quelques traits qui vous divertiront. Je crois vous avoir déjà raconté comment, dans mon voyage de Syrie, je me suis trouvé avec lui dans le même vaisseau, et comment, dans cette navigation, il avoit

attiré à sa secte un jeune et beau garçon pour en faire son Alcibiade; comment nous fûmes surpris dans la mer Egée par une forte tempête, et comment cet homme si merveilleux, qui paroissoit si élevé au-dessus de la crainte de la mort, s'abandonna avec les femmes aux larmes et au désespoir. Je veux seulement vous parler de ce qui lui est arrivé huit ou dix jours avant sa mort. Il avoit mangé un peu plus que de raison, il vomit la nuit et fut saisi d'une fièvre violente. Il fit appeler le médecin Alexandre, qui m'a raconté depuis qu'il l'avoit trouvé se roulant par terre, ne pouvant supporter la chaleur qu'il ressentoit, et désirant ardemment de boire, ce qu'Alexandre ne lui permit pas de faire. Le médecin lui dit aussi que, s'il vouloit absolument mourir, la mort se présentoit à sa porte, qu'il n'avoit qu'à la suivre et qu'il n'avoit pas besoin de bûcher. A quoi le philosophe lui répondit qu'un genre de mort si commun seroit ignoble pour lui. Voilà ce que je tiens d'Alexandre. Mais moi-même je l'avois vu peu de jours auparavant, les yeux enflés et pleurans de l'application d'un collyre très-âcre. Il croyoit, sans doute, que Pluton ne recevoit point d'aveugles aux enfers. Cela ressemble à l'homme qui, prêt à être crucifié, se faisoit panser une légère bles-

sure au petit doigt. Croyez-vous que Démocrite se fût abstenu de rire s'il eût vu de pareilles folies; quoiqu'à dire vrai, je ne sais si toute sa faculté de rire lui eût suffi pour celles-ci?

Riez en donc aussi, mon ami, et sur-tout riez encore plus fort, lorsque vous l'entendrez admirer par les fanatiques qu'il s'est faits.

A. MORELLET.

Notes du mont Royal
www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LATHMON, *Poëme erse;* par M. Suard. page 1

Essai sur le Mélodrame ou Drame lyrique; par l'A. Arnaud. 23

Igluka et Sibersik, conte groënlandais; par M. Suard. 31

Peregrinus. Dialogue de Lucien; par M. A. Morellet. 42

Comparaison des Mœurs des Grecs modernes avec celles des Grecs anciens; par M. Guis. 68

Essai sur la naissance, les progrès et la durée de la Chevalerie, par Charles Jarvis; traduit de l'anglais; par M. Suard. 85

Réflexions sur l'Histoire et en particulier sur l'Histoire d'Angleterre de M. Hume; par Voltaire. 110

Lettre de M. Sulzer à un de ses amis, où il expose le plan de son Dictionnaire sur les Arts et les Sciences, avec la différence qui

se trouvera entre son ouvrage et le Manuel-Lexique sur les Arts et les Sciences, de M. Gottsched, traduite de l'allemand; par l'A. Arnaud. 117

Pensées détachées, par M. Jenyns, traduites de anglais; par M. Suard. 133

Parallèle entre la Clarisse de Richardson et la nouvelle Héloïse de M. Rousseau; par M. Suard. 143

Observation sur la transmutation des Blés; Anonyme. 153

Lettre de M. Guis, négociant et député de la chambre du commerce de Marseille, à M. Bourlac de Montredon, à Paris. 160

Fragment sur le Style, traduit de l'italien, par M. Suard. 169

Lettre sur le Voyage de M. Smolett en France; par M. Suard. 182

Essai sur les anciens Menestrels, traduit de l'anglais; par M. Suard. 204

Mémoire sur les Indiens, traduit de l'anglais; par M. Suard. 211

Histoire de Catherine Alexowna, épouse de Pierre-le-Grand, empereur de Russie, tirée du Bienenstock; Anonyme. 234

Discours sur le Dithyrambe; par l'A. Arnaud. 239

Lettre sur un Aveugle né, à qui on a rendu la vue; par M. Suard. 246

Comala. Poëme dramatique, traduit de la langue erse; par M. Suard. 252

Observations sur les Moutons d'Espagne et la manière de les élever; par le Roy. 263

Anecdotes sur le Cid; Anonyme. 274

Réflexions sur la Grace dans les Ouvrages de l'Art, d'après M. l'abbé Winckelmann; par l'A. Arnaud. 283

De l'Etablissement de l'Académie des Arcades; par l'A. Arnaud. 302

Lettre à M. le B.... d'H.... sur l'Opéra; par Saint-Lambert. 305

Pensées sur l'Economie générale; par M. Suard. 319

Réflexions sur l'Esprit de la Littérature italienne; par M. Suard. 332

Lettre du R. P. Jacquier sur la Température de l'Air dans la ville et la campagne de Rome pendant les chaleurs de l'été 344

Observations sur Shakespeare, tirées de la Préface que M. Samuel Johnson a mise à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de ce poëte; par M. Suard. 361

De Térence; par Diderot. 387

Lettre sur l'Origine et l'Antiquité du Verre; Anonyme. 404
De Justinien et de ses Lois; par M. Suard. 422
Lettre sur une Tragédie anglaise; par Saint-Lambert. 438
Traduction de la seconde Nuit d'Young; par M. de Bissy. 458
Essai de M. le comte Algarotti sur l'Académie de France établie à Rome; par l'A. Arnaud. 473
Réflexions sur la Tragédie grecque; par l'A. Arnaud. 488
Réflexions sur les Poésies de Pétrarque; par l'A. Arnaud. 495

FIN DE LA TABLE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
DÉCEMBRE 1969